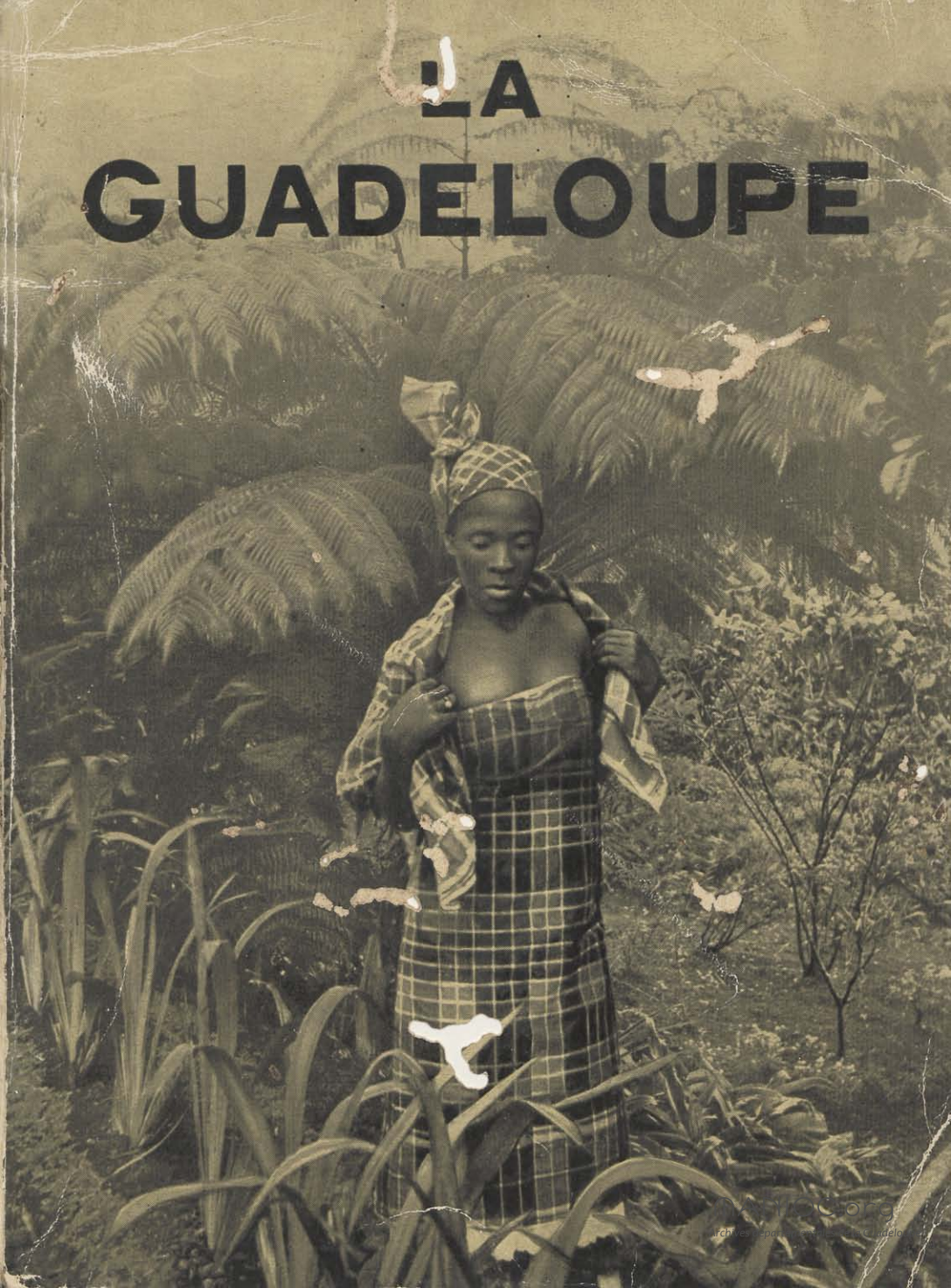


LA GUADELOUPE







FMC 441

LA GUADELOUPE

ILE D'ÉMERAUDE
ET SES DÉPENDANCES

PRÉFACE DE
HENRY BÉRENGER

INTRODUCTION PAR CH. MOYNAC

PHOTOGRAPHIES DE L. GAUTHIER

LIBRAIRIE DES ARTS DÉCORATIFS. PARIS

TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

ALBUM

PUBLIÉ

SOUS LE HAUT PATRONAGE

DE

M. LE SÉNATEUR HENRY BÉRENGER

AMBASSADEUR DE FRANCE

M. LE DÉPUTÉ GRATIEN CANDACE

ANCIEN SOUS-SECRETÉAIRE D'ÉTAT AUX COLONIES

M. LE DÉPUTÉ EUGÈNE GRAEVE

ET SOUS LA DIRECTION

DE

M. L. J. BOUGE

GOUVERNEUR DE LA GUADELOUPE ET DÉPENDANCES

PRÉFACE

Si j'osais redescendre ces chemins du passé que Victor Hugo appelle " la spirale sans fond du gouffre intérieur ", c'est à mes plus lointains souvenirs d'enfance bretonne et normande que je devrais rattacher les premières origines de mes liens avec nos belles îles créoles de la mer Caraïbe.

Que de fois, sur les côtes brumeuses et le plus souvent pluvieuses de la péninsule armoricaine où j'ai grandi, n'ai-je pas aspiré, dans mes promenades de gamin solitaire, le souffle tiède qui venait des Antilles ! Alors, les mois noirs s'interrompaient tout à coup, l'âpre vent du nord-est cessait de nous déchirer d'un fouet de glace, une douceur subtile s'épandait parmi les choses, nous arrivant avec l'embrun des plus lointaines mers de l'ouest, dans une illusion de parfums inconnus et comme un mirage subit d'or sur les ajoncs vert-de-gris et par les petits bois de chênes roux. Toute la Bretagne s'embaumait soudain d'une odeur de violettes dont un génie aérien semblait dénouer les premiers bouquets sur les tables d'émeraude de la mer. C'était le Gulf-Stream qui coulait, formidable artère chaude du brûlant cœur antillais, jusqu'aux dures côtes européennes, ayant troué deux mille lieues d'océan glacé pour nous apporter, dans ses suprêmes

palpitations, de quoi faire renaître, avec les plus douces primeurs sur les jardins de nos grèves, la plus vive imagination aux âmes de nos races !

Qui pourra jamais rendre l'extraordinaire poésie, dans des sensibilités d'enfant, de ces printemps surgis en plein hiver, et qui jetaient, sous des nuages sombres de neige, le brusque presentiment d'un infini de lumière, de chaleur, de beauté ! Ces charmes s'augmentaient pour nous de leur mystère. Ils grisaient nos cerveaux et nos sens d'un avant-goût de paradis qui faisait battre nos cœurs le long des plages et ravivait, sous les lampes bretonnes, d'indéfinissables nostalgies jusque dans nos labeurs d'écolier...

C'est ainsi que je confesse avoir connu, quarante ans avant d'y être allé, les Antilles. Ne les avais-je pas d'ailleurs connues depuis toujours ? Fils issu de deux longues files de Bretons et de Normands, ne suis-je pas né, n'ai-je pas été conçu dans le grand courant chaud jailli de ces mers antillaises ? Mes premiers rêves n'ont-ils pas été bercés au vent tiède venu des îles mystérieuses ? Avant que de m'en souvenir, ne les avais-je pas déjà devinées ? Jusqu'en nos noires péninsules, elles ont si bien jeté les semences de leurs magies que tous, Bretons et Normands, ceux de Saint-Malo et ceux de Dieppe, — marins, capitaines, politiques, poètes — ils apportent d'âge en âge au génie français le désir de l'aventure, le songe de l'au-delà, l'aiguillon des énergies qui tout à coup redresse le gouvernail avec la voile vers les hautes sources dont ils sont descendus pour lutter et pour agir.

*
* *

Lorsqu'après avoir traversé pendant de longs jours les solitudes éblouissantes de l'Atlantique tropical, le voyageur d'Europe aborde en rade de Pointe-à-Pitre, un seul mot s'impose à lui pour fixer la nouveauté du spectacle offert : Émeraude ! C'est vraiment une émeraude végétale que la Guadeloupe, car de ce diamant vert

le soleil et la pluie lavent éternellement les feux dans le saphir infini qui la cerle.

D'autres îles, mères de dieux et des hommes, la Sicile, Corfou la Grecque ou l'Indienne Ceylan, peuvent se comparer à la Guadeloupe pour la noblesse des lignes et la grâce des formes. Taormine et Monréale ont des inflexions vers la mer qui s'égalent à celles du Houëlmont et de Sainte-Rose. Mais où retrouver ailleurs qu'en la Guadeloupe cette splendide éternelle émeraude auprès de laquelle toutes les autres verdure noircissent et toutes les autres flores sont comme desséchées ? Une végétation innombrable et harmonieuse y balance en toute saison, de la mer aux sommets, les nuances infinies d'une frondaison où ruissellent à plaisir et comme sans effort toutes sortes d'essences parfumées et juteuses pour enivrer ces climats qui ne connaissent ni le froid ni la faim.

Il semble qu'à ce paradis végétal la nature ait voulu épargner toute malédiction, puisqu'aucun arbre vénéneux, aucun animal venimeux n'en vient troubler l'épanouissement grandiose sous les lianes de ses forêts vierges. Alors qu'à la Martinique et à la Guyane sévissent la vipère aux piqûres mortelles, le hideux trigonocéphale suspendu parmi les fleurs, et aussi l'énorme araignée-crabe aux funestes morsures, rien à la Guadeloupe ne vient rompre la douceur de sa faune ni de sa flore. Seules, les tourterelles, les palombes, l'éclatant colibri, l'éblouissante libellule, enchantent de leur vol la symphonie qui va du manguier et du flamboyant au pommier rose et au corossolier. Et cette symphonie descend parmi les cascades des torrents, sous la tiédeur perpétuelle des jours et des nuits, jusqu'aux mers poissonneuses et phosphorescentes de l'archipel guadeloupéen aux mille couleurs.

C'est un véritable temple de la nature qu'une pareille harmonie tropicale. On aime à se la représenter telle qu'aux anciens jours du monde, dans la majesté première de ses paysages montant en gradins de verdure depuis le bas-relief de ses palétuviers à fleur d'eau jusqu'aux frontons de ses volcans décorés par les hautes

colonnes de ses palmiers et les arabesques immenses de ses fougères grandes comme des arbres. Alors, fille de l'Océan glauque et du Tropique étincelant, la belle Guadeloupe n'était-elle pas le symbole de cette Nature évoquée par Alfred de Vigny dans " La Maison du Berger " ? Elle aussi pouvait dire :

Avant vous j'étais belle et toujours parfumée ;
J'abandonnais aux vents mes cheveux tout entiers...

Alors, comme aujourd'hui, les vents frais du large aspiraient l'humidité brûlante des mers et la reversaient en pluies diluviennes sur les cîmes de cratères surgis des profondeurs souterraines.

Alors, comme aujourd'hui, le mariage de ces pluies ensoleillées et de ces soufrières volcaniques sous un climat d'éternel été faisait pulluler toutes les espèces végétales les plus riches.

Alors, comme aujourd'hui, les grands mornes tout vibrants de forêts inviolées recélaient des lacs solitaires où la méditation de l'infini se poursuivait comme dans un miroir renversé sous les larges constellations du ciel austral.

Alors, comme aujourd'hui, les nuits épanchaient chaque soir, sur les hauteurs de l'île, dès la chute brusque du soleil derrière les caps, ces extraordinaires concerts où des millions et des millions d'insectes détaillent, pour des millions et des millions d'étoiles, la symphonie ininterrompue de l'éphémère à l'éternel.

*
* * *

Pendant trois siècles, le continent africain fut pressuré jusque dans ses profondeurs pour fournir aux planteurs européens des Antilles la main-d'œuvre noire nécessaire à l'exploitation des îles tropicales. La razzia, la traite, la mise en esclavage de toute une race furent comme la rançon de la mise en valeur de l'Amérique centrale. Ces paradis naturels devinrent des enfers sociaux. On a

pu évaluer à plus de dix millions en trois cents ans le nombre des nègres et des négresses qui furent ainsi transplantés de Guinée, du Soudan, du Congo, sur les rivages de la mer Caraïbe. Les premières générations de ces noirs africains, assujetties sous le fouet aux travaux écrasants des mines ou des plantations, disparurent sans descendance comme avaient disparu les dernières générations caraïbes. Ce ne fut que bien lentement, sous l'afflux sans cesse renouvelé de nouveaux transports de négriers, que la famille noire africaine se reforma en Amérique, recomposant de mille tribus éparses une véritable race nouvelle, plus ou moins mêlée au sang, lui-même très confus, de ces maîtres d'origine blanche.

Les premiers de ces maîtres étaient venus d'Espagne et du Portugal à la suite de Colomb et de Cortez. Arrivèrent ensuite les Normands, les Bretons, les Anglais, les Hollandais, les Danois, tous les capitaines d'aventure et les colons d'audace qui vinrent chercher fortune ou refaire leur vie aux eldorados du Nouveau Monde. Les Petites Antilles furent ainsi colonisées, de 1635 à 1695, par de petits gentilshommes normands, bretons ou angevins, Belain d'Esnambuc, Charles de l'Olive, Du Plessis, Houël, de Poincy, etc... La place me manquerait pour retracer l'histoire pittoresque et souvent tragique de cette colonisation. Elle est d'ailleurs écrite dans les vieux livres si curieux de Rochefort, de Dutertre, du Père Labat, et aussi dans le grand ouvrage, célèbre au dix-huitième siècle, de Raynal sur les Indes-Occidentales.

Successivement la culture du tabac (du petun, comme on disait au dix-septième siècle), puis celle du coton, et enfin celle de la canne à sucre figurent à la base de cette histoire coloniale de nos Antilles françaises, au-dessus de laquelle brillent les illustres noms de ses fondateurs, le cardinal de Richelieu et le grand Colbert. Le moment le plus éclatant de cette première société coloniale fut l'époque du règne de Louis XVI, au temps des riches planteurs, des belles créoles, du commerce du sucre et des épices. L'esclavage des noirs s'était singulièrement adouci, notamment dans la

bonne Guadeloupe. Mais ces adoucissements mêmes n'en rendaient que plus cuisante l'inhumanité fondamentale. Aussi, lorsque éclatèrent les premiers coups de tonnerre de la Révolution française, l'écho s'en répercuta dans toutes les Antilles au point d'y devenir le signal de l'affranchissement des races de couleur. A la Guadeloupe, ce fut un député de la Convention nationale, Victor Hugues, délégué par elle comme commissaire de la République, qui proclama les noirs hommes libres et les arma contre l'invasion étrangère. Avec l'aide de l'héroïque mulâtre Delgrès et des Guadeloupéens de couleur, il put repousser victorieusement les Anglais. Ainsi la première grande libération nationale des esclaves noirs reste liée à l'acte suprême de la défense nationale en 1793. Cent vingt ans plus tard, les arrière-petits-fils des affranchis de Victor Hugues devaient encore s'en souvenir, pour la gloire commune de la France et de la Guadeloupe, sur nos champs de bataille européens des armées du Nord-Est et de l'armée d'Orient.

Associée dès les premières heures à la guerre pour l'indépendance française, l'émancipation sociale des noirs et des hommes de couleur aurait pu nous conserver Saint-Domingue et Haïti en même temps que la Guadeloupe et la Martinique. Malheureusement Napoléon Bonaparte, bien qu'il eût épousé une blanche martiniquaise, la séduisante Joséphine de Beauharnais, commit l'erreur, en partie irréparable, de rétablir l'esclavage aux Antilles. Au lieu de parachever le geste utile et noble de la Convention, il recula au-delà de l'ancien régime, il remit dans les fers de l'esclavage les millions de noirs que la République venait de faire citoyens, il provoqua ainsi ces révolutions antillaises où la France perdit les trois-quarts de son diadème colonial d'alors.

Il fallut, quarante ans plus tard, les grandes voix de Schoelcher et de Lamartine, avec la proclamation de la seconde République pour que la société coloniale nouvelle fût enfin fondée sur l'égalité des races. La race noire, à côté de la race blanche, vint alors siéger officiellement à l'Assemblée Nationale dans la personne du Guadeloupéen Mathieu, aux côtés de l'Européen Schoelcher.

La Troisième République a définitivement consolidé le régime de la démocratie antillaise. Depuis quarante-cinq ans la Guadeloupe et la Martinique n'ont cessé d'être représentées au Parlement français. Les lois et décrets de la métropole ont été successivement promulgués et appliqués dans ces deux colonies. Elles sont ainsi devenues aujourd'hui deux de nos départements d'outre-mer qui se développent dans les mêmes conditions que nos départements français. Et, plus que jamais, depuis cette guerre où leur plus pur sang a coulé auprès du nôtre, elles resteront indissolublement associées aux destinées de la nation une et indivisible dont les pères avaient émancipé les leurs.

N'est-ce pas l'un des plus grands attraits de nos belles Antilles Françaises, et particulièrement de notre île d'Émeraude, que cette libre coexistence, dans le même milieu social, de trois races si différentes par la couleur de la peau, par le lieu des origines, par la formation éducative et ancestrale ?

Alors qu'en Haïti l'élément noir a fini par absorber ou éliminer tous les autres, alors qu'à Cuba c'est l'élément blanc qui a prédominé et fait la loi, n'est-ce pas en Guadeloupe que l'équilibre antillais des noirs, des blancs et des mulâtres s'est le mieux réalisé pour le plus grand bien de notre influence nationale dans l'archipel des Antilles ?

Dès que vous descendez dans l'une ou l'autre des deux grandes villes de la Guadeloupe, sur le cours Nolivos à Basse-Terre ou sur les quais de Pointe-à-Pitre, vous êtes aussitôt frappé de l'aisance avec laquelle circulent, commercent, conversent, s'harmonisent ensemble les créoles originaires des trois races. Cette impression se précise et se complète si vous entreprenez la tournée des divers cantons de l'île et aussi des petites îles qui forment l'archipel guadeloupéen : les Saintes aux rochers grandioses, Marie-Galante avec ses poissonneux rivages et ses vastes champs de cannes, la Désirade aux pittoresques récifs et nos deux vieilles dépendances normandes de Saint-Martin et de Saint-Barthélémy, avec leurs salines et leurs troupeaux de chevaux paissant en liberté.

A longtemps cohabiter sous les mêmes climats et collaborer sous le même régime libéral, à parler, lire et écrire la même langue, à défendre les mêmes intérêts pour les mêmes causes, à réaliser l'unité de drapeau dans la diversité de peau, les Guadeloupéens ont fini par composer une société bien originale, que je me permettrai d'appeler la nouvelle société créole, aussi différente, certes, de l'ancienne, que la société française d'aujourd'hui diffère de celle d'avant la Révolution, mais société vigoureuse, ardente, mobile, prompte aux susceptibilités comme aux enthousiasmes, d'un idéalisme ardemment patriotique, avide d'expansion matérielle autant que de progrès social.

*
* *

Les Guadeloupéens sont toujours ceux qu'on appelait déjà au dix-huitième siècle " les bonnes gens de la Guadeloupe ", par opposition à " ces messieurs de la Martinique " et aux " seigneurs de Saint-Domingue ". Ces bonnes gens sont aussi de braves gens. Noirs, blancs, hommes de couleur, ils sont naturellement aimables, sociables, accueillants et confiants. Ils portent dans leur sourire facile et leurs yeux pétillants la même générosité spontanée que la verdure et le ciel natal. Ils travaillent aux champs, à la mer, au comptoir, à l'usine. Bons marins et habiles pêcheurs, ils se sont révélés nobles soldats dans cette guerre. En eux se sont fondues et comme exaltées les traditions venues des guerriers caraïbes, des travailleurs noirs, des conquêtes ibériques, des orsaires normands, de tant d'hérités aventureuses et créatrices. Ne les blâmez pas de leur amour-propre : il n'est qu'un amour de la gloire qui n'exclut nullement l'amour d'autrui.

Tous ceux qui l'ont fréquentée reconnaissent qu'il y a un grand charme dans cette société coloniale à la fois très jeune et très ancienne, très citadine et très agricole, très terrienne et très maritime, fille, elle aussi, des océans et des soleils, au sang mêlé

d'Europe et d'Afrique sur un sol américain et qui va du planteur à la câpresse en passant par toute la gamme des originalités créoles.

De tous les charmes de la Guadeloupe, il en est un dont je ne pourrai vous donner aucune idée ici et qui pourtant les résume tous avec une séduction unique : je veux parler de ce patois créole, déjà célèbre au temps du Consulat, et où flottent, avec le plus pur style français du dix-huitième siècle, des réminiscences caraïbes et parfois même de très vieux parlers nègres d'Afrique, sans oublier tous ces argots marins du golfe de Gascogne, des îles de la Manche et même des rivages des deux Amériques. Cet inimitable patois créole, aux vifs raccourcis et aux langueurs imagées, a donné lieu à toute une littérature infiniment savoureuse, mais dont les nuances populaires sont intraduisibles.

Telle quelle, avec ses charmes et ses faiblesses, ses vertus et ses défauts, la société coloniale a fait depuis un demi-siècle ses preuves à la Guadeloupe.

Sa population a dépassé aujourd'hui deux cent mille habitants dont plus de cent cinquante mille sont occupés à l'Agriculture. Grande productrice d'excellent rhum de cannes, de bananes délicieuses, de cafés, classés parmi les meilleurs du monde entier, de cacao, de vanille, d'ananas, de vetyver, de bois d'Inde, sans compter ses beaux acajous et mahogannis, la Guadeloupe, dévastée par le cyclone de septembre 1928 est, de nouveau, malgré la crise, en plein développement agricole et industriel.

Ses deux villes principales, Basse-Terre et Pointe-à-Pitre sont éclairées à l'électricité. Des automobiles dont le nombre dépasse douze cents et va croissant constamment sillonnent un admirable réseau routier créé et maintenu grâce à la collaboration du Conseil Général et de l'Administration qui entendent l'accroître et l'étendre jusque sur les hauteurs forestières promises, par leurs stations balnéaires et leur incomparable beauté au grand tourisme universel.

Des écoles primaires comportant plus de quatre cents classes distribuent l'instruction dans trente-six communes. Quinze journaux quotidiens ou hebdomadaires y paraissent. Deux lycées d'enseignement secondaire forment et élèvent l'élite d'une jeunesse qui a produit les Sainte-Claire-Deville, notre ancien généralissime Henri de Lacroix, le contre-amiral noir Mortenol, le sénateur Isaac, et tant d'autres Français de talent qui ont honoré leur petite patrie dans toutes les professions.

*
* *

Telle est, esquissée à grands traits, trop sommaires et trop rapides, la physionomie générale de notre belle Guadeloupe.

J'espère en avoir assez dit pour témoigner que l'île d'Emeraude reste, au début du vingtième siècle, un des plus étincelants joyaux de notre France éternelle.

Henry BERENGER.

Ambassadeur de France,
Sénateur de la Guadeloupe,
Président du Comité du Tricentenaire
du rattachement des Antilles
et de la Guyane à la France.

INVITATION AU TOURISME

Il serait prétentieux et vain de vouloir en quelques lignes inspirer aux touristes le désir de visiter l'île que les Américains appellent « La Belle Guadeloupe » si un admirable choix de photographies, fait, personnellement par le Chef de la Colonie, véritables œuvres d'art ne présentait aux yeux ravis les aspects les plus séduisants d'un petit pays particulièrement favorisé par la nature.

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus...

“ On retient mieux ce qu'on a vu que ce qu'on nous a raconté ”, a dit Horace. Aussi, sans m'attarder à un commentaire qui sera forcément incomplet, je féliciterai surtout M. Gauthier, qui n'a rien épargné de sa peine pour faciliter la mienne et qui a rempli par avance ma tâche avec une perfection et une exactitude que ma plume ne saurait atteindre.

* * *

Deux îles séparées par un chenal maritime, la Rivière Salée, ont formé la Guadeloupe. Ces deux îles sont différentes d'origine, de constitution, d'aspect.

La Grande-Terre, d'origine calcaire, est une vaste plaine plantée de champs de canne à sucre à perte de vue, avec des mornes de faible élévation.

La Basse-Terre, d'origine volcanique, est montagneuse, boisée, avec des rivières, des torrents, et son volcan la Soufrière.

Les dépendances, Marie-Galante, la Désirade, les Saintes, Saint-Martin, Saint-Barthélemy ont chacune leur attrait particulier et leur caractère original. Aucune ne ressemble à l'autre.

Par cette variété, la Guadeloupe est la terre bénie du tourisme. Elle offre à la fois au voyageur, la mer et la montagne, les plages accueillantes et les forêts sauvages, le mouvement des villes et la solitude absolue des grands bois, une végétation au vert sombre débordant de force, en contraste avec les déserts en miniature de la Désirade, et les " campi flagranti " de l'Echelle, images de la désolation et de la mort. On y trouve à la fois les bains de mer, les sources chaudes et les torrents aux ondes limpides et glacées.

L'Arrivée. — Favorisée par les contrastes de ces beautés naturelles, la Guadeloupe ne l'est pas moins par sa position géographique. Elle est la première terre qu'aperçoit le passager du paquebot après dix jours de pleine mer. La monotonie de la traversée n'a été coupée que par les ébats des marsouins ou les herbes des Sargasses, et tout d'un coup se dressent les falaises abruptes de la Désirade. Deux heures plus tard, l'entrée dans la rade de la Pointe-à-Pitre est un éblouissement. La vue s'étend des rochers de la Pointe des Châteaux et des plaines de Sainte-Anne et du Gosier jusqu'au fond du Cul de Sac, où s'étale la tache blanche de la Pointe-à-Pitre en face d'une ceinture d'îlets avec les montagnes de la Basse-Terre pour toile de fond.

L'Escale. — Le paquebot accoste à quai, de plein pied les passagers débarquent pour visiter la ville bâtie à angle droit avec des rues orientées est-ouest ou nord-sud de telle sorte qu'un

des côtés offre toujours une ombre agréable. Les rues sont larges, beaucoup de maisons ont été rebâties en dur, agglomérés et ciment armé, de beaux monuments ont été construits ou réparés : la Chambre de Commerce, la Chambre d'Agriculture, le Musée Schoelcher, le Théâtre de la Renaissance, le Lycée, la Banque de la Guadeloupe et dominant tout cela, un splendide hôpital sur le morne Jolivière.

Des places offrent leurs ombrages et leur verdure, une large avenue encercle la ville, de nouveaux quais sont en voie d'achèvement et un plan d'urbanisme va modifier l'aspect des faubourgs.

Si le touriste ne doit rester que le temps de l'escale il trouve, dès le débarquement, des automobiles à sa disposition. Il peut, à son gré, aller se baigner et déjeuner sur les plages du Gosier où l'initiative de la Chambre de Commerce lui a ménagé un bar très confortable.

La durée de l'escale lui permet de faire le tour de la Grande-Terre, de voir la baie de Sainte-Anne, le bourg coquet de Saint-François, la ville si pittoresque du Moule et de revenir par une belle route bordée de champs de canne en traversant les bourgs du Morne-à-l'eau et des Abymes. Il apercevra auprès des anciens moulins, vestiges du passé, les usines à sucre de Gardel, de Sainte-Marthe, de Courcelle, de Blanchet et les nombreuses distilleries, témoignage de notre activité économique. Il rentrera à temps à Pointe-à-Pitre pour déjeuner, soit à bord, soit dans un des hôtels de la ville.

Le voyageur peut, aussi, par une superbe route coloniale rejoindre le paquebot à Basse-Terre en traversant les communes du Petit-Bourg, de la Goyave, de Sainte-Marie, de la Capesterre, du Bananier avec ses cases accrochées au flanc de la falaise. A Sainte-Marie, il verra le monument commémoratif du débarquement de Christophe Colomb en 1493 dans la baie du même nom.

Jusqu'au Bananier, la culture de la canne domine ; à partir de ce bourg, la route s'élève dans la montagne, au milieu des plantations de café, de cacao, de bananiers, que surplombent

les frondaisons des manguiers, des abricotiers, des orangers, des avocatiers, et les majestueux panaches des palmistes et des cocotiers. La masse sombre de la montagne, d'un côté, et le bleu de la mer, de l'autre, avec l'archipel des Saintes, Marie-Galante et la Dominique, qui s'estompent dans le lointain, forment un cadre admirable que les découpures de la côte varient à l'infini.

Après les Trois Rivières, le voyageur arrive à Dolé où un hôtel confortable lui fournira un excellent repas. La montée jusqu'à Gourbeyre, puis la descente sur la Basse-Terre, lui laissent le temps de visiter Saint-Claude, à moins qu'il ne préfère s'y rendre par la route embaumée de Choisy et de Galard qui s'embranchent à Gourbeyre. De toute façon, le passager peut employer le temps trop court de l'escale assez agréablement pour désirer connaître plus complètement la Guadeloupe.

Entre deux courriers ou... — Certes ce n'est pas en un jour que l'on peut espérer visiter la Guadeloupe, un séjour plus prolongé est nécessaire.

Combien parmi ceux qui étaient venus y passer quinze jours, avec l'intention de prendre au passage de retour le paquebot qui les avait amenés, ont été si bien saisis par le charme de l'île d'Émeraude qu'ils ont prorogé la date de leur départ, de semaine en semaine et de mois en mois.

Hôtes fortuits, hôtes de passage, ils sont restés à la Guadeloupe parce qu'ils s'y trouvaient bien, parce que tout contribuait à rendre leur séjour agréable, vie facile et peu coûteuse, climat d'une douceur qui dispense de l'effort, sécurité absolue, pas de serpent, pas d'animal dangereux, pas d'insecte nuisible. Par-dessus tout cela, il y a ce sentiment indéfinissable qui naît de la sympathie du Guadeloupéen pour l'étranger. Le Guadeloupéen est par nature hospitalier, par générosité naturelle il aime à rendre service, le touriste trouve partout un accueil souriant. L'étranger a l'impression qu'il est chez lui.

Citons le cas de ces touristes qui, arrivés à la Guadeloupe,

fatigués, devenus neurasthéniques par le surmenage d'une existence particulièrement active ont séjourné plusieurs mois dans le calme des Saintes pour y faire de très réparatrices cures de silence. Une tente et un pliant, le serviteur se retirant après avoir déposé les aliments pour la journée, telle était cette existence végétative à l'abri de tout, des hommes, de leurs propos, du bruit, des automobiles, tous les contacts de la vie.

Ils avaient trouvé le coin inaccessible où l'homme n'a pas apporté ses agitations, où il n'y a ni électricité, ni cinéma, ni phonographe, ni postes, ni téléphone ni rien de ce qui rappelle notre épuisante activité. Pendant des mois ils n'ont entendu que le vent dans les branches et, en bas, très bas, le sourd murmure de la mer immense ; puis ils sont repartis les nerfs calmés, la tête solide, forts, rajeunis, guéris.

La Guadeloupe offre ainsi un peu partout l'asile pittoresque et varié qui convient à tous ceux qui cherchent des distractions, le repos et la santé.

Tourisme — Les plages. — Sur toutes les côtes de la Grande-Terre et de la Basse-Terre des plages de sable fin s'étendent le long du rivage, au Gosier, à Sainte-Anne, à Sainte-Rose, à la Capesterre, au Bananier, dans l'éternelle fraîcheur de la brise qui tempère l'ardeur du soleil. Au Gosier, un bar, un restaurant, des cabines confortables ont été installés par les soins et aux frais de la Chambre de Commerce de la Pointe-à-Pitre.

Toutes ces plages sont facilement accessibles, elles se trouvent à quelques mètres en bordure de la route coloniale bitumée et asphaltée, où les automobiles roulent sans heurts, sans secousses.

Les sources thermales. — Les sources thermales abondent à la Guadeloupe. Il y en a à toutes les températures de 30 à 100° et de toutes les variétés, salines, sulfureuses, alcalines, etc., etc. Les unes se trouvent près d'une agglomération où le malade peut se loger. C'est le cas de la Ravine Chaude, de Sofaïa, des Sources

de Bouillante, de Dolé. Les autres sont éloignées de tout centre habité tels les Bains Jaunes, les Sources du Galion, les Bains Chauds du Matouba.

Le bassin de la Ravine Chaude est à trois quarts d'heure d'auto de la Pointe-à-Pitre, il jouit d'une réputation ancienne et méritée.

Par la route empierrée on va de Pointe-à-Pitre à Sofaïa en une heure d'automobile. Le plateau de Sofaïa, à trois cents mètres d'altitude, est exposé aux alizés. Il s'élève, entouré de bois, entre deux ravines aux eaux glacées, tandis que le bassin de la source sulfureuse marque 30°. La vue s'étend des plaines de Sainte-Rose à la rade de la Pointe-à-Pitre. Le climat est toujours tempéré et l'air salin y ajoute un réconfort particulier.

Bouillante possède les eaux thermales qui lui ont donné son nom. Leur température varie entre 30° et 100°. Les unes jaillissent à proximité du rivage, les autres dans la mer d'où elles s'élèvent à gros bouillons. La réfection de la route coloniale en rend l'accès facile ; de Basse-Terre à Bouillante il y a, à peine, une heure d'auto.

Dolé est le véritable centre balnéaire de la Guadeloupe. Un hôtel, réunissant des conditions de confort très acceptables, des bassins d'eau thermale sous l'ombre tamisée des bambous, une rivière d'eau froide et transparente, une plage agréable à dix minutes de l'hôtel, des excursions faciles, une vue superbe sur l'archipel des Saintes et la Dominique font de Dolé un centre agréable où se rencontrent toutes les attractions du tourisme.

Les autres sources d'eau thermale étant éloignées de tout centre habité, il est moins facile de s'y installer à demeure. Pourtant un abri est en voie de construction aux Bains Chauds du Matouba, à 1.060 mètres d'altitude. Il y a là une source sulfureuse dont l'efficacité est merveilleuse. Le bassin est à une température de 39° ; 100 mètres plus haut, la source marque 59°.

La montagne. — Les touristes dans le pur sens du mot goûteront les charmes des bois de la Guadeloupe et l'attrait particulier qu'offrent les excursions en montagne.

La visite classique de la Soufrière a pour elle l'attrait d'une sorte de curiosité scientifique éveillée par l'activité du volcan avec ses trois cratères, leurs sifflements stridents, l'émission des vapeurs sulfureuses, les bruits souterrains indices d'une éruption toujours possible.

Non moins agréables sont les excursions dans les forêts de la Guadeloupe, au Grand Etang, à l'As de Pique, à la Citerne, aux chûtes du Carbet, dans la région de la Capesterre et des Trois Rivières ; à la chûte de la rivière Bonfils, au saut de la Lézarde dans la région de Petit-Bourg ; aux Bois Couchés, au saut des Trois Cornes, dans la région de Sainte-Rose, et enfin par les sentiers qui traversent l'île de l'est à l'ouest, de Pointe-Noire et de Sofaiïa à la Boucan, du Petit-Bourg à Bouillante et, par la grande trace Victor Hugues qui coupe la Guadeloupe du sud au nord, du Matouba au Petit-Bourg.

Quel que soit le but de son excursion, le touriste y trouvera les plus beaux spectacles et les sensations les plus rares parce qu'elles sont faites de contrastes qui ne se réalisent que rarement ailleurs. Après deux ou trois heures de marche, l'excursionniste se sent aussi isolé, aussi loin de toute civilisation que s'il était dans une forêt du centre de l'Afrique. Il peut rester, demeurer, séjourner tant qu'il aura de quoi manger ; il ne verra personne, personne ne le verra, il restera, seul, face à face avec la nature ; mais dans cette solitude il sait qu'il lui suffit de vouloir, pour retrouver deux ou trois heures plus tard, les autos, le grand chemin blanc et la ville au bout.

Une autre surprise pour les visiteurs est la simplicité des moyens avec lesquels ils parcourent les sentiers du noyau de la Guadeloupe. Ils n'ont besoin d'emporter ni tente ni hamac ni autres impédimenta. En tout lieu, un **ajoupa** est vite construit. Les bois fournissent tout ce qui est nécessaire au campement. Quelques goélettes attachées avec des lianes et appuyées sur une branche d'arbre forment l'appentis qui, recouvert de feuilles de ciguines, de balisier et de palmistes, servira d'abri. Quatre bâtons fourchus plantés en terre

supporteront les branchages sur lesquels on reposera, après y avoir étendu un épais matelas de mousse odorante. La cire du gommier servira à allumer le feu et à garnir les torches qui éclaireront pendant la nuit. Le touriste retrouve la vie primitive telle qu'elle s'écoulait il y a des siècles et des siècles. Le guide pêchera pour lui dans la proche ravine, des écrevisses, des anguilles et d'excellents poissons, les dormeurs ; il prendra au lacet des tourterelles ou des perdrix. Quelque nourriture, du thé et un briquet suffisent pour passer une semaine dans les bois.

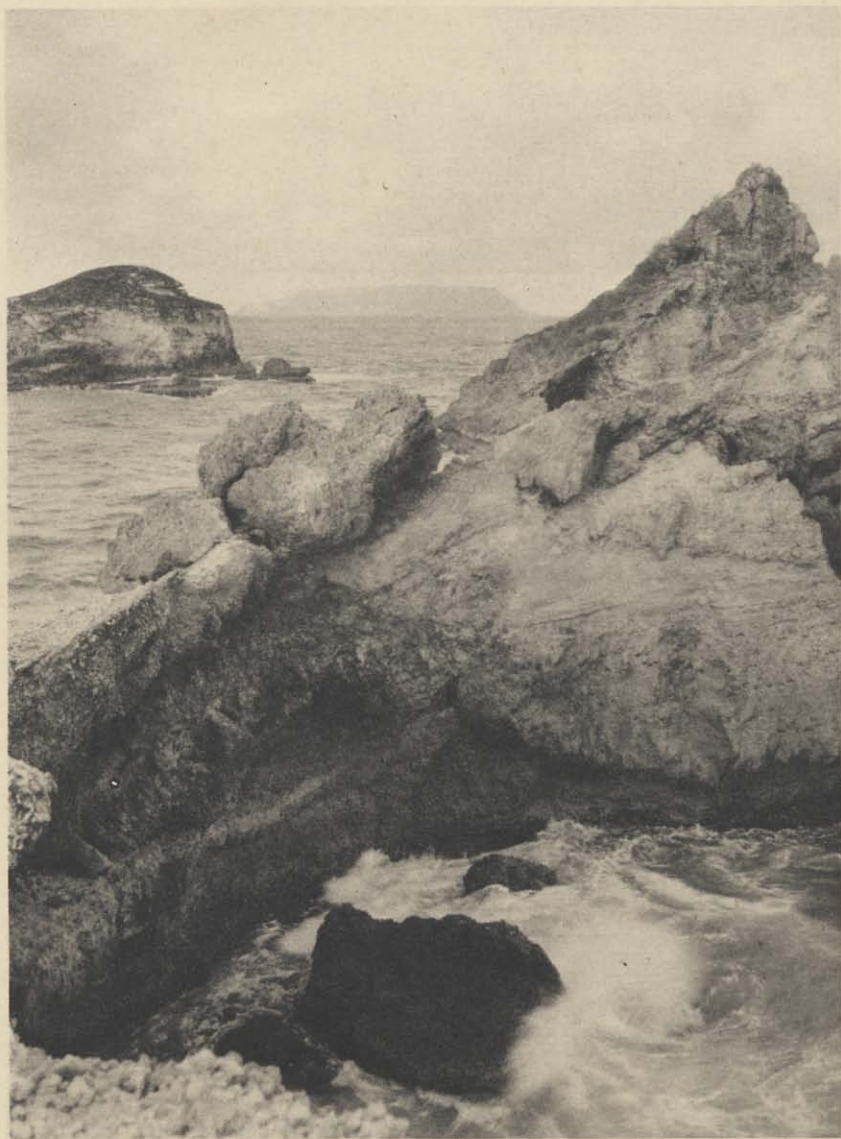
Dans notre période agitée et tourmentée, il n'est pas inutile aux touristes de savoir qu'ils peuvent goûter à la Guadeloupe des plaisirs inédits, des sensations neuves, avec une sécurité complète et un minimum de dépense.

Puissent ces quelques lignes leur en donner le désir, dont ils trouveront par avance l'image concrète et fidèle dans les belles photographies qui suivent.

Charles MOYNAC.



1. — Grande-Terre. — Pointe-à-Pitre. Arrivée du courrier.



2. — Grande-Terre. — Saint-François. La Pointe des Châteaux.



3. — Grande-Terre. — Les Abymes. Village de Modestine.



4. — Grande-Terre. — Pointe-à-Pitre. Vue générale.



5. — Grande-Terre. — Pointe-à-Pitre. Un coin du marché.



6. — Jeune fille au madréas.



7. — Jeune fille au panier.



8. — Grande-Terre. — Ilet du Gosier.



9. — Grande-Terre. — La Guadeloupe vue de Grande-Terre.



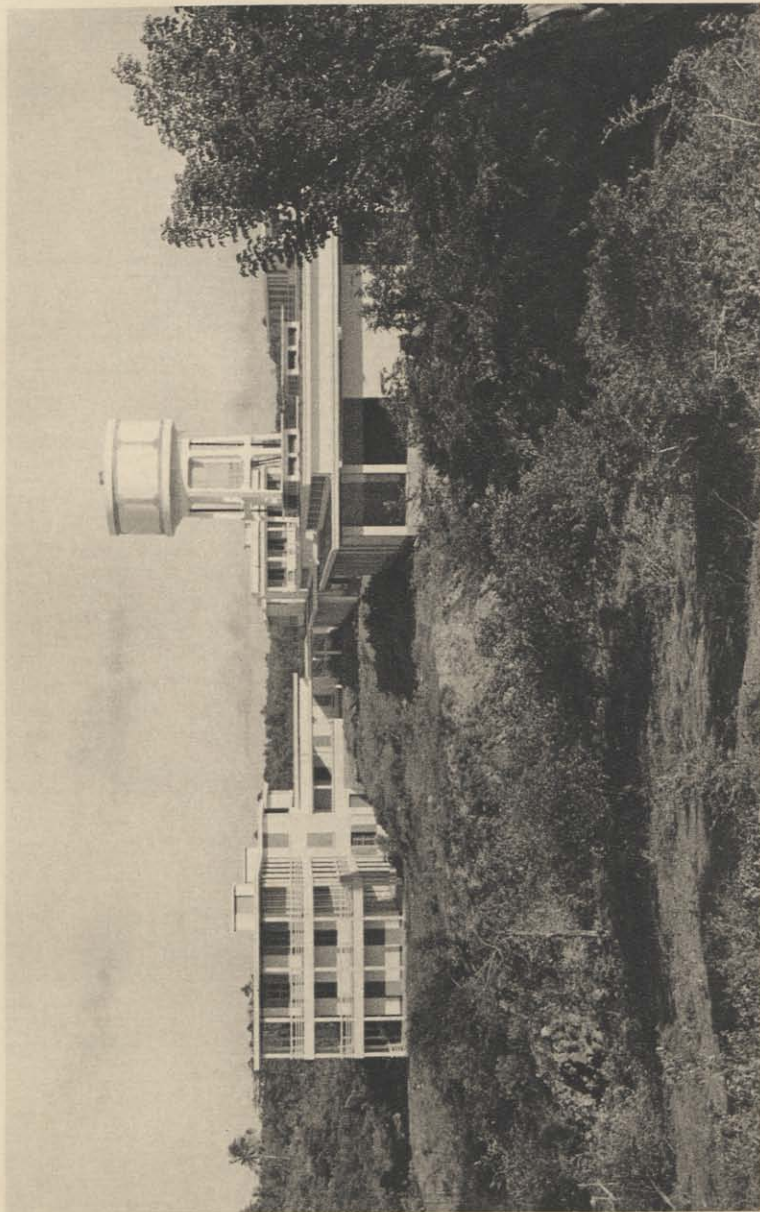
10. — Grande-Terre. — Une plage aux environs de Pointe-à-Pitre.



11. — Grande-Terre. — Saint-François. Les salines.



12. — Grande-Terre. — Morne à l'Eau. La place.



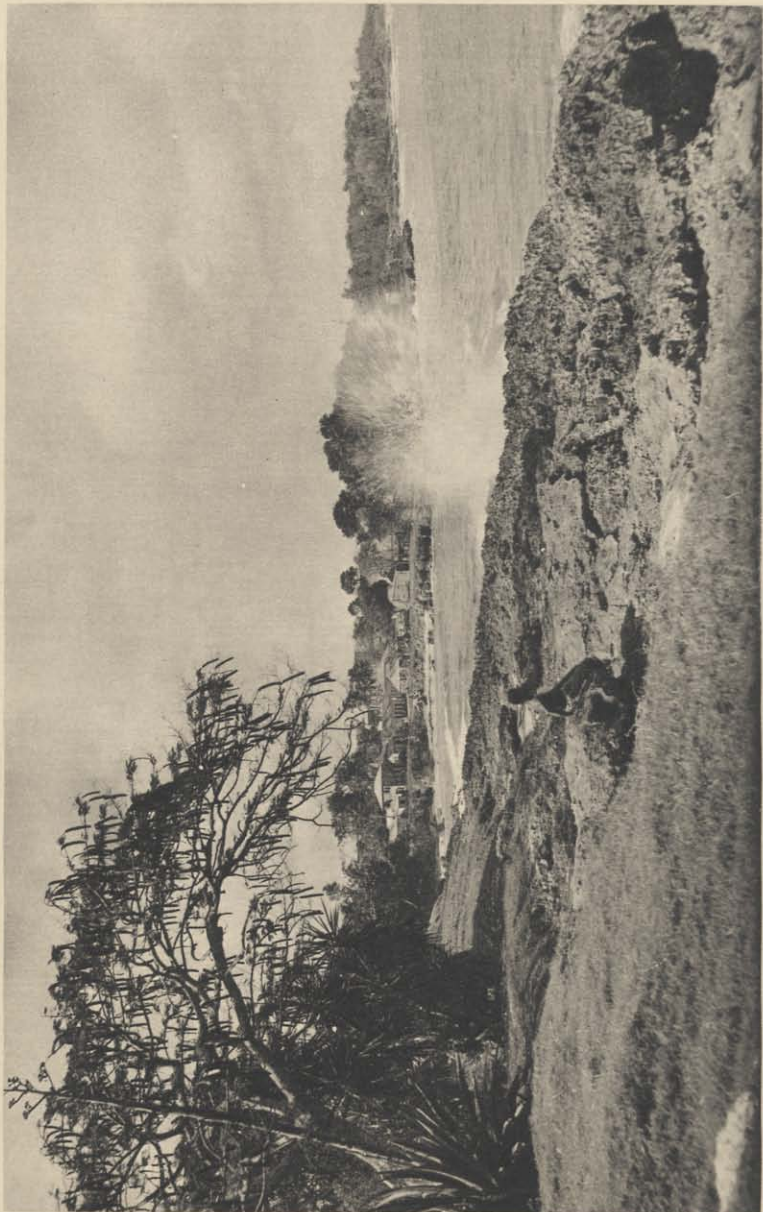
13. — Grande-Terre. — Pointe-à-Pitre. L'hôpital.



14. — Un train de cannes à sucre.



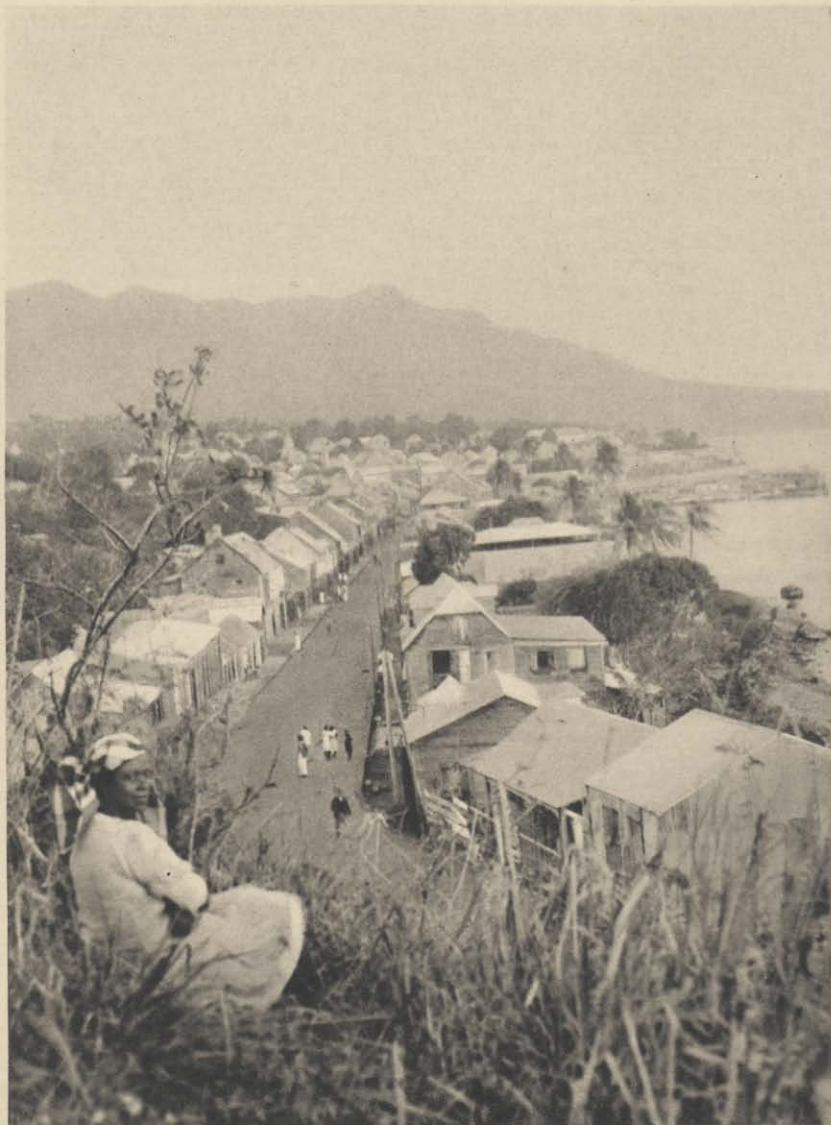
15. — Grande-Terre. — Un ancien moulin de distillerie.



16. — Grande-Terre. — L'Anse Bertrand. La plage.



17. — Basse-Terre. — La rade.



18. — Basse-Terre. — Port et rue du Bourg.



19. — Basse-Terre. — Ravine Espérance.



20. — Basse-Terre. — Elégantes.



21. — Basse-Terre. — Un éventaire sur le marché.



22. — Basse-Terre. — Le Galibée.



23. — Basse-Terre. — Rue de la Savane.



24. — Basse-Terre. — Entrée du fort Richepanse.



25. — Basse-Terre. — Embouchure de la rivière Sense



26. — Basse-Terre. — Route coloniale et pont du Gallon.



27. — Basse-Terre. — Crépuscule.



28. — Saint-Claude. — Pont Nozière sur la Rivière Noire.



29. — Saint-Claude. — Matouba. Rivière Noire.



30. — Saint-Claude. — Rivière Saint-Louis.



31. — Saint-Claude. — Pont du Gommier.

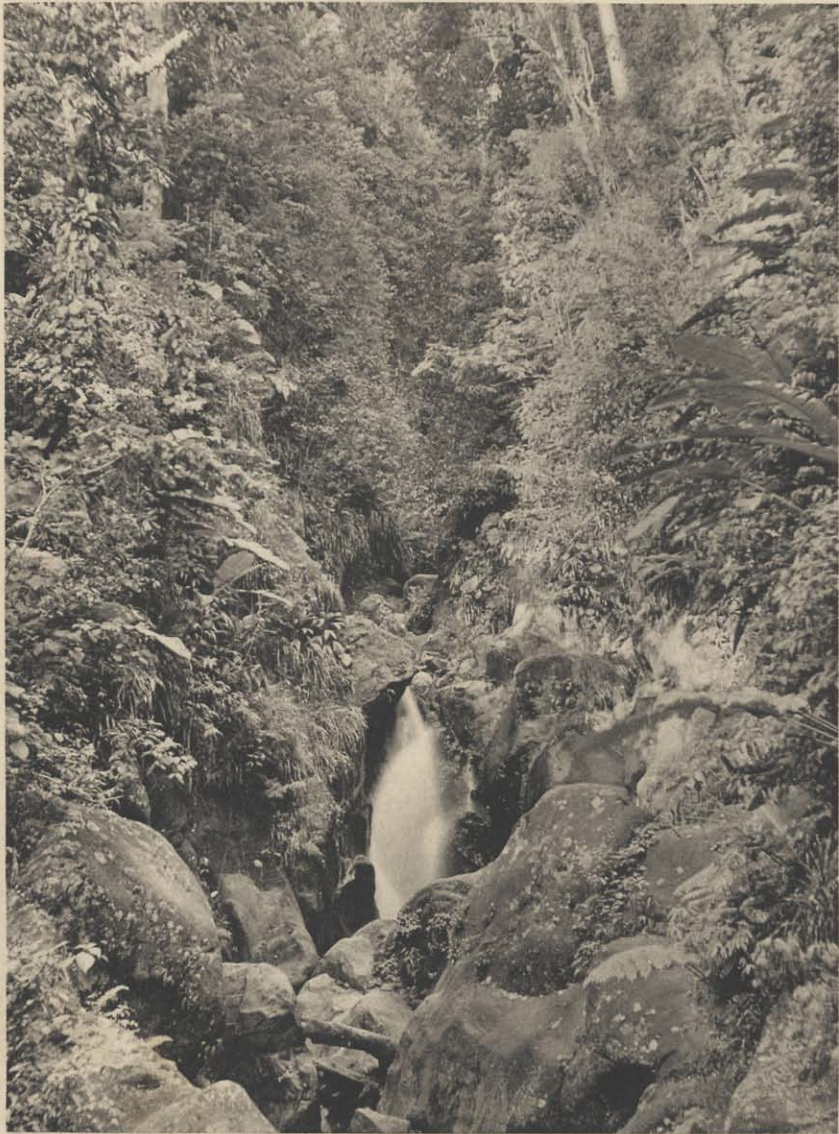




32. — Le petit boulanger de Saint-Claude.



33. — Une Indienne du Matouba.



34. — Saint-Claude. Cascade Vauchelet.



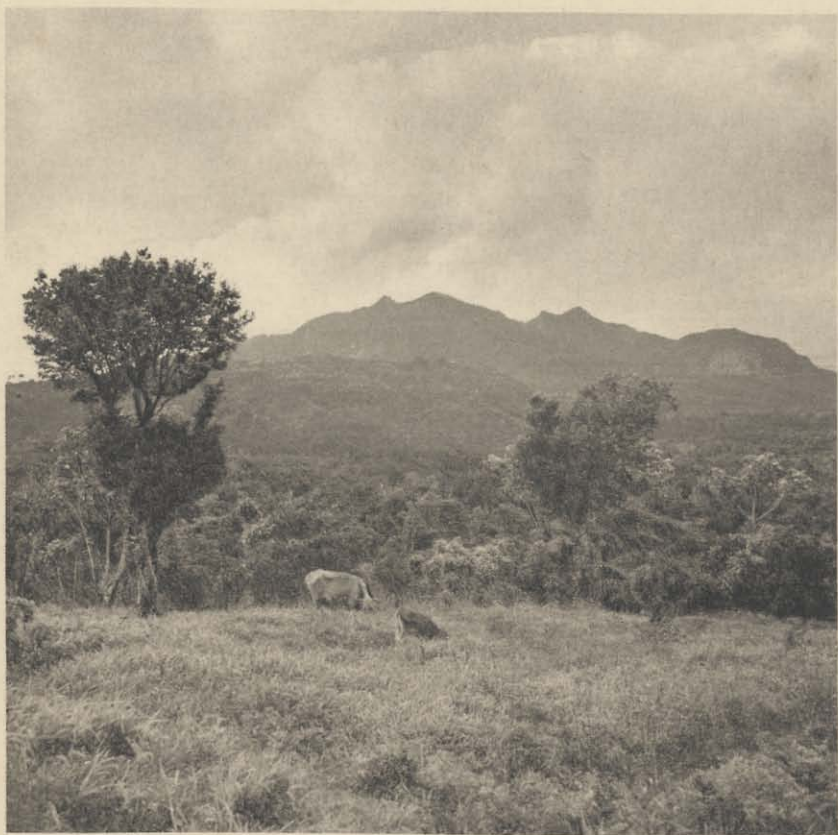
35. — Soufrière. La grande cascade du Galion.



36. — Saint-Claude. Pont des Montagnards sur la Rivière Noire.



37. — Soufrière. Cirque du Matouba et volcan de Soufrière (1,480 m.)



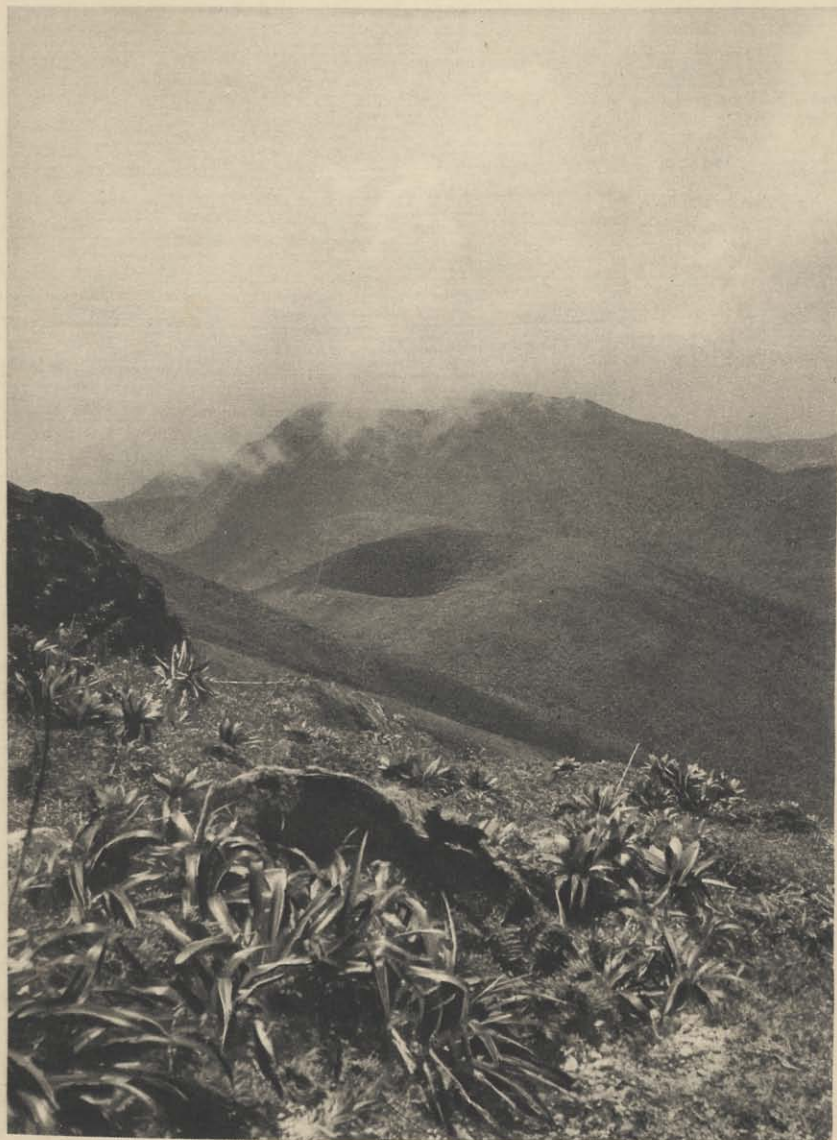
38. — Saint-Claude. Le Parnasse.



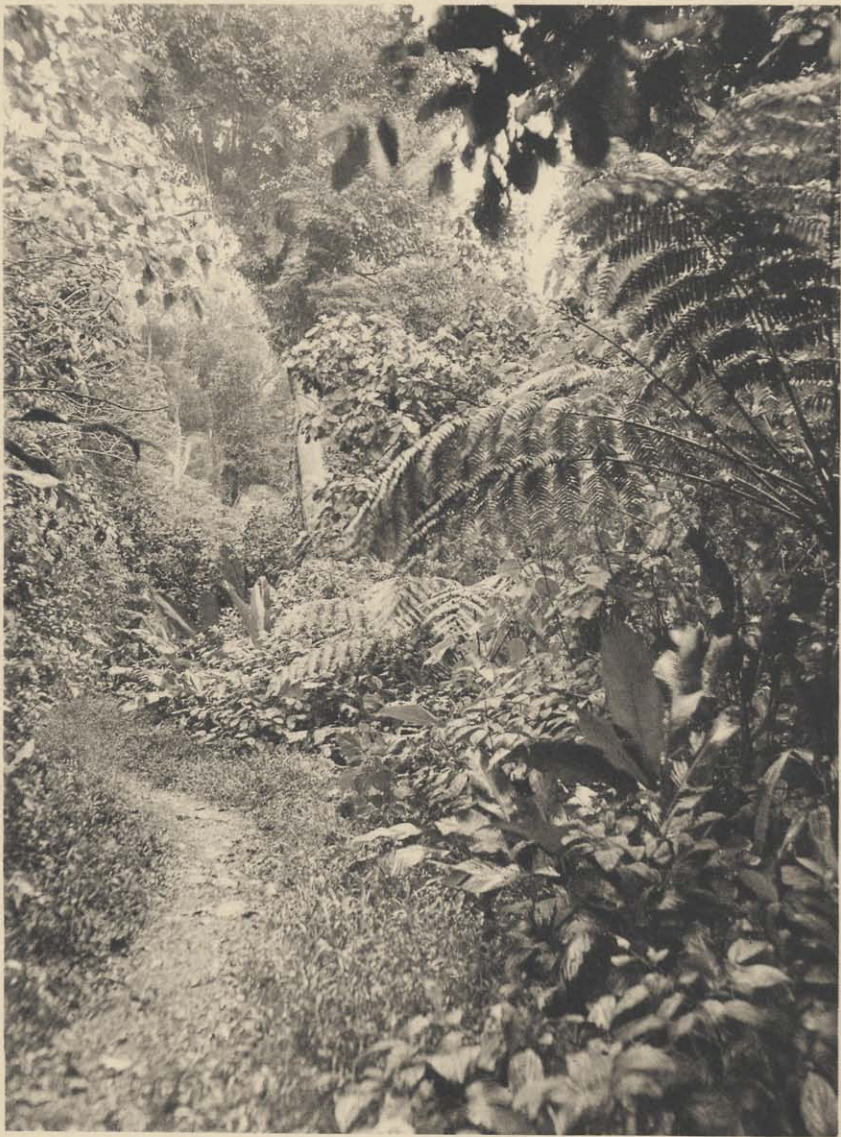
39. — Soufrière. La Chaudière.



40. — Soufrière. Sources du Galion (Bains sulfureux, chauds).



41. — Soufrière. L'Echelle et la Citerne.



42. — Soufrière. Sur le chemin des Bains-Jaunes.



43. — Soufrière. Sur le chemin des Bains-Jaunes, un acoma.



44. — Une marchande de crabes.



45. — La cueillette des raisins.



46. — Gourbeyre. Domaine Saint-Charles.



47. — Environs de Gourbeyre.



48. — Sur la route de Gourbeyre.



49. — Gourbeyre. Pont des Braves.





50. — Sur la route de Dolé-les-Bains.



51. — Dolé-les-Bains. Station thermale (température 30°).



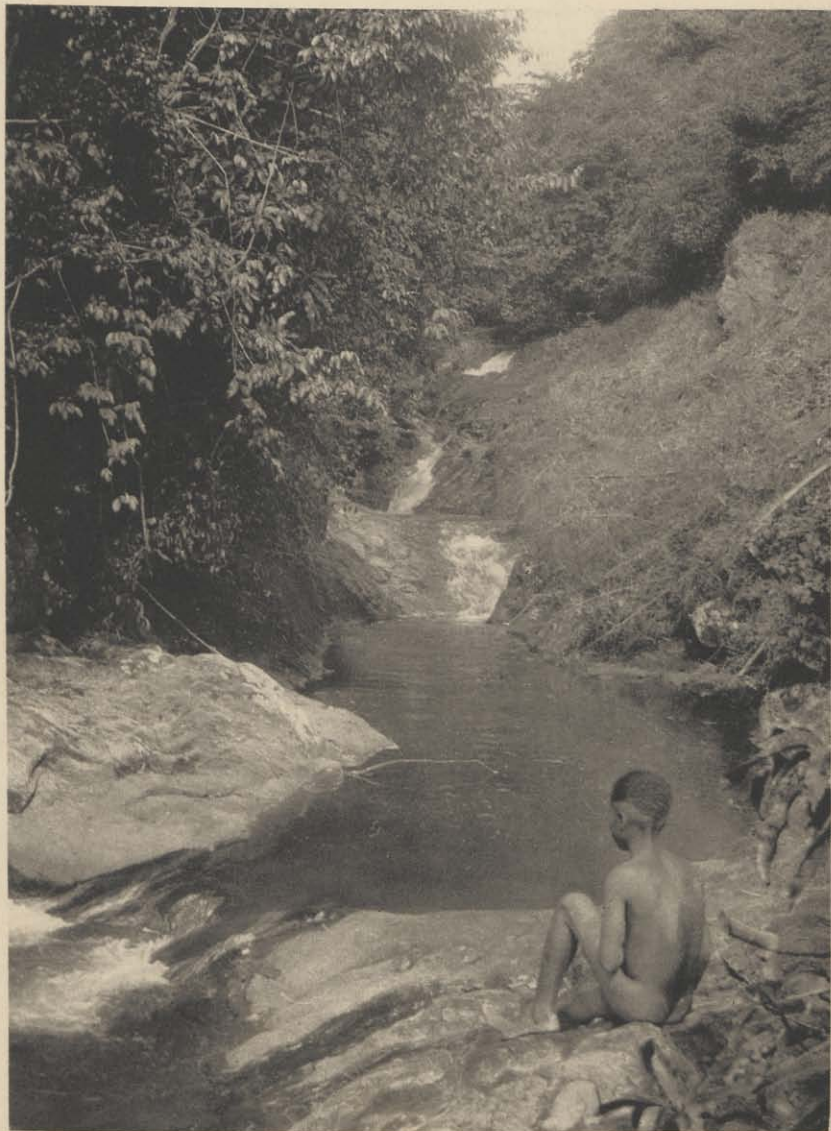
52. — Dolé-les-Bains. Paysage.



53. — Vieux-Fort. Les amandiers sur le rivage.



54. — Dolé-les-Bains. Grande Chute sur la Route coloniale.



55. — Trois-Rivières. La Coulisse.



56. — Une jolie Guadeloupéenne.



57. — Jeune athlète de Vieux-Fort.



58. — Trois-Rivières. Rivière du Petit-Carbet.



59. — Trois-Rivières. Vallée des anciens Caraïbes.



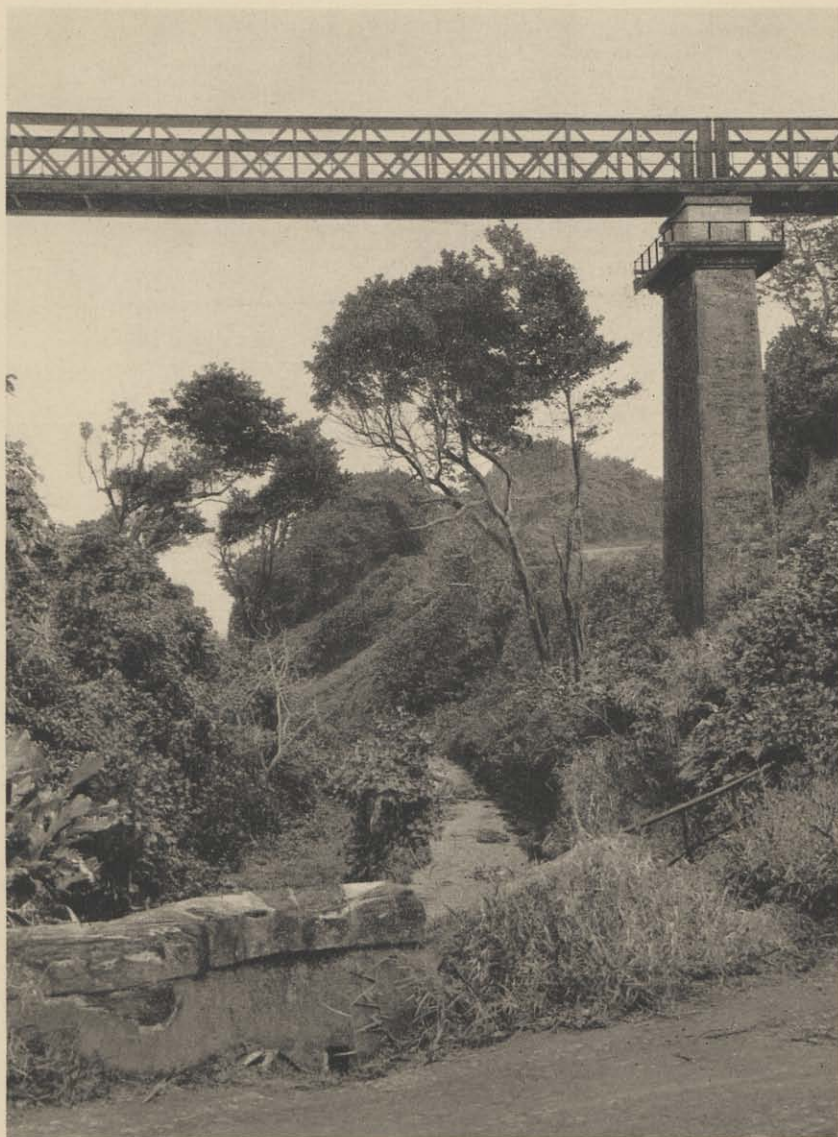
60. — Roches sculptées dans la vallée des anciens Caraïbes.



61. — Roches sculptées dans la vallée des anciens Caraïbes.



62. — Capesterre. Bananier. La rivière.



63. — Capesterre. Le pont métallique.





64. — Capesterre. Allée Dumanoir. Transport de cannes à sucre.



65. — Capesterre. La Côte-au-Vent.



66. — Capesterre. Le Grand Etang.



67. — Petit-Bourg. Hauteurs de Vernou.



68. — Sourire guadeloupéen.



69. — Une aimable Guadeloupéenne.



70. — Petit-Bourg, Rivière La Lézarde.



71. — Sainte-Rose, Lavandières.



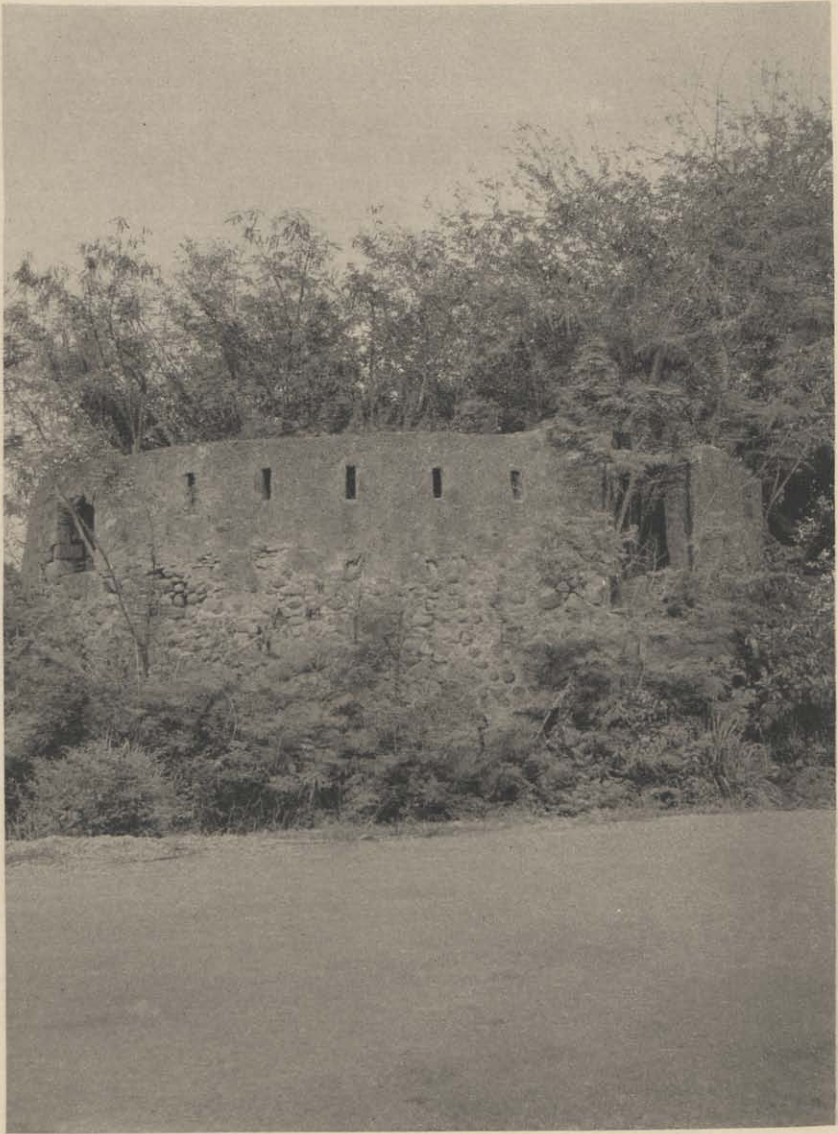
72. — Petit-Bourg. Chemin de Vernou.



73. — Lamentin. La Ravine chaude (source thermo-minérale).



74. — Sainte-Marie. Monument de Christophe-Colomb.



75. — Baillif. Tour du Père Labat.





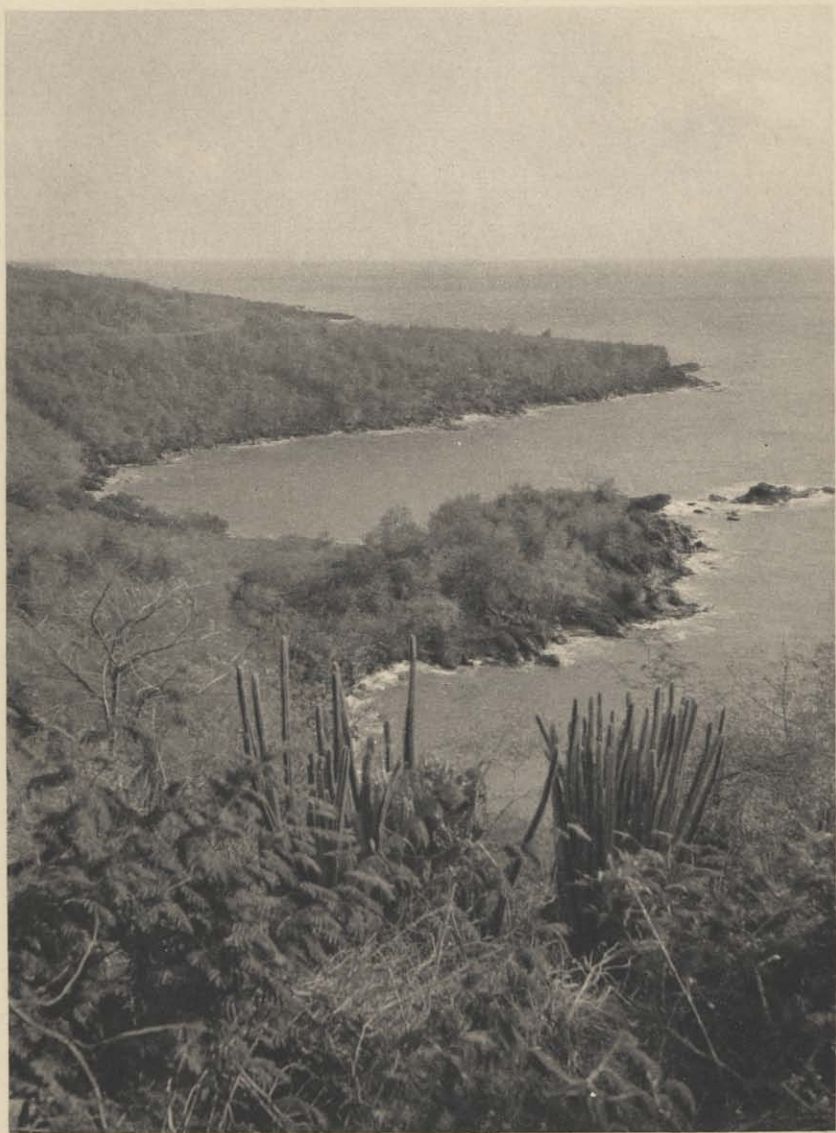
76. — Côte-sous-le-Vent. Plage de Deshaies.



77. — Côte-sous-le-Vent. L'Anse à sable et l'Ilet à Goyave.



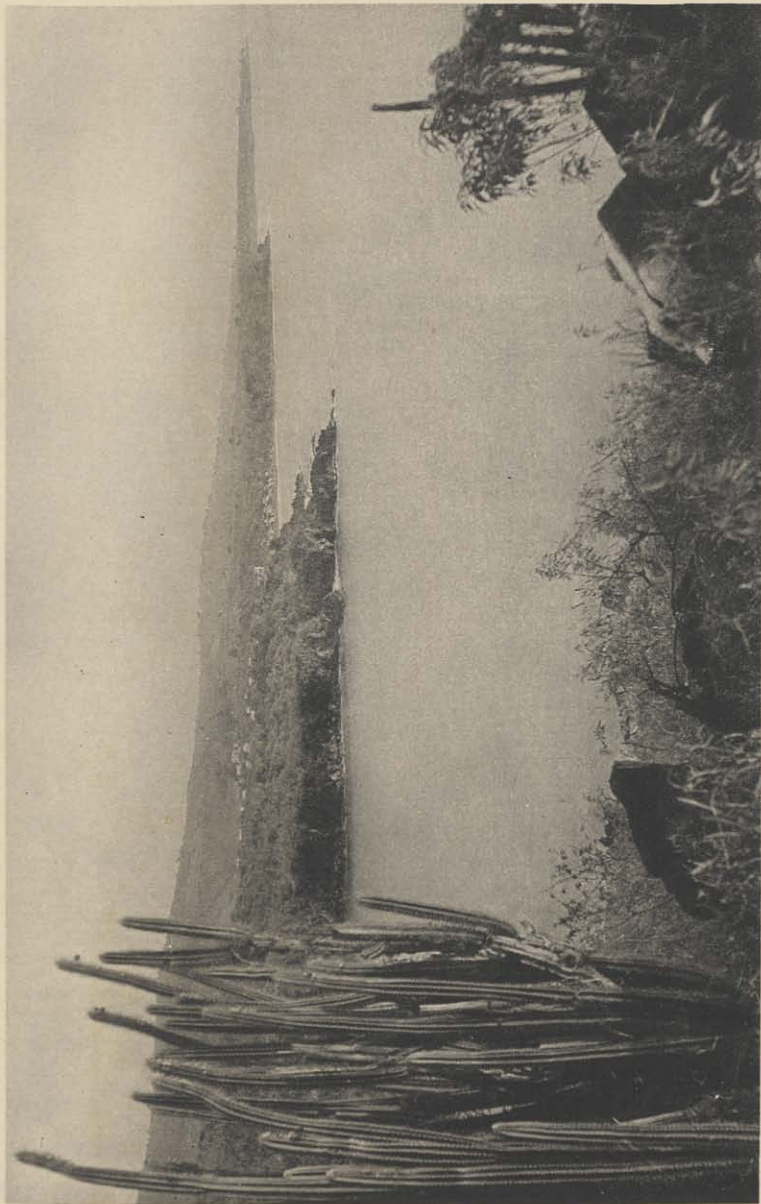
78. — Côte-sous-le-Vent. Sur la route du Baillif.



79. — Côte-sous-le-Vent. Bouillante.



80. — Côte-sous le-Vent, Bouillante. La campagne.



81. — Côte-sous-le-Vent, Pointes du Marigot et des Vieux-Habitants.



82. — Côte-sous-le-Vent. Vieux-Habitants. Cueillette des pamplemousses.



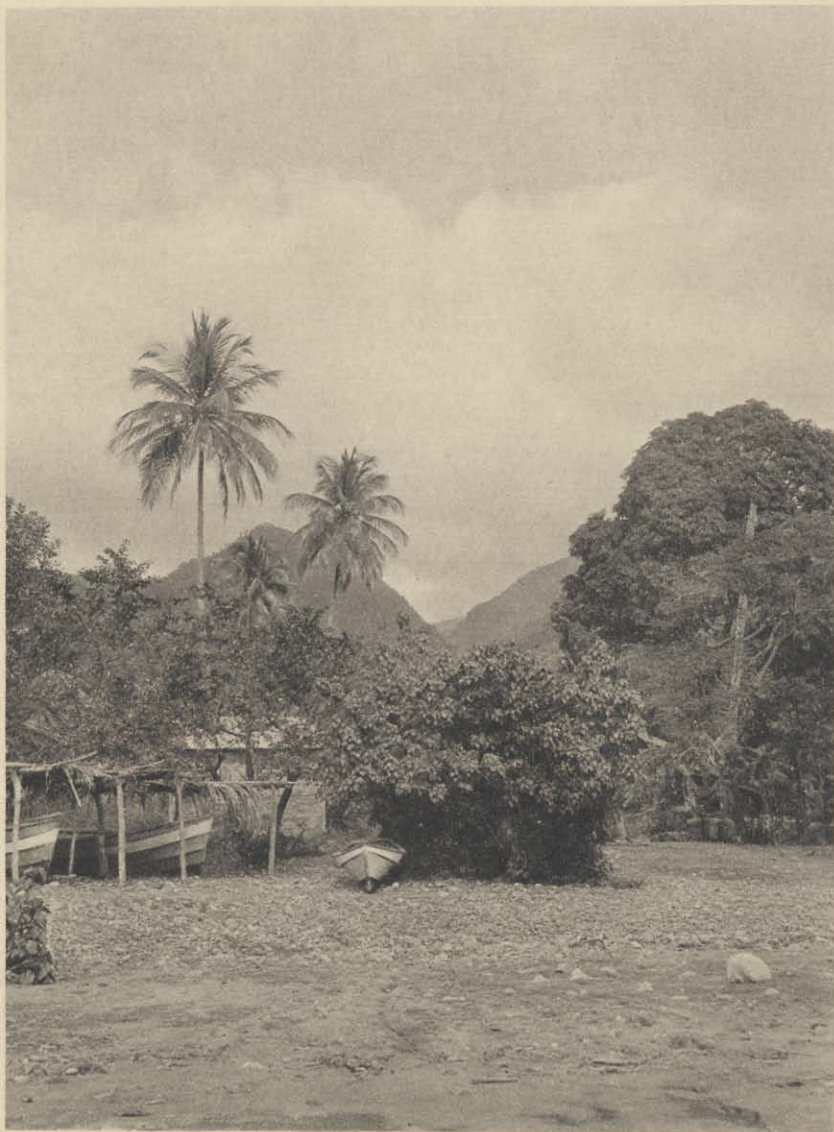
83. — Côte-sous-le-Vent. Chargement de bananes pour l'exportation.



84. — Côte-sous-le-Vent. Sur la route de Bouillante.



85. — Côte-sous-le-Vent. Passage de Maros.



86. — Côte-sous-le-Vent. Plage de Baille-Argent.



87. — Côte-sous-le-Vent. L'Anse à la Barque.



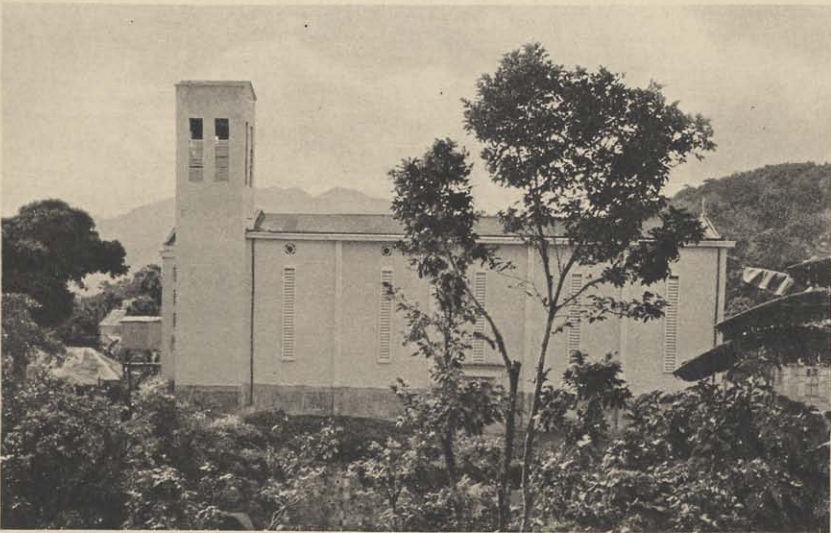
88. — Eglise de Sainte-Anne.



89. — Eglise du Mont-Carmel.



90. — Église du Morne-à-l'Eau.



91. — Église des Trois-Rivières.





92. — Les Saintes. Le village de Terre-de-Haut.



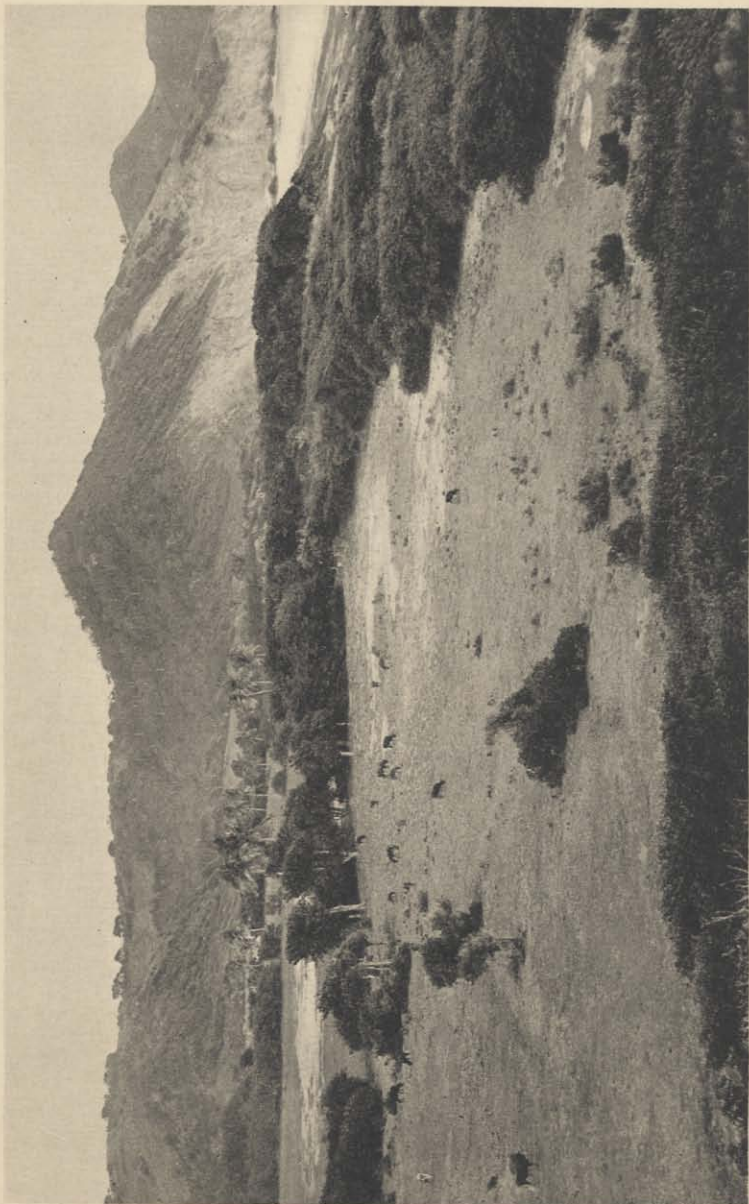
93. — Les Saintes, Terre-de-Haut. Vue générale



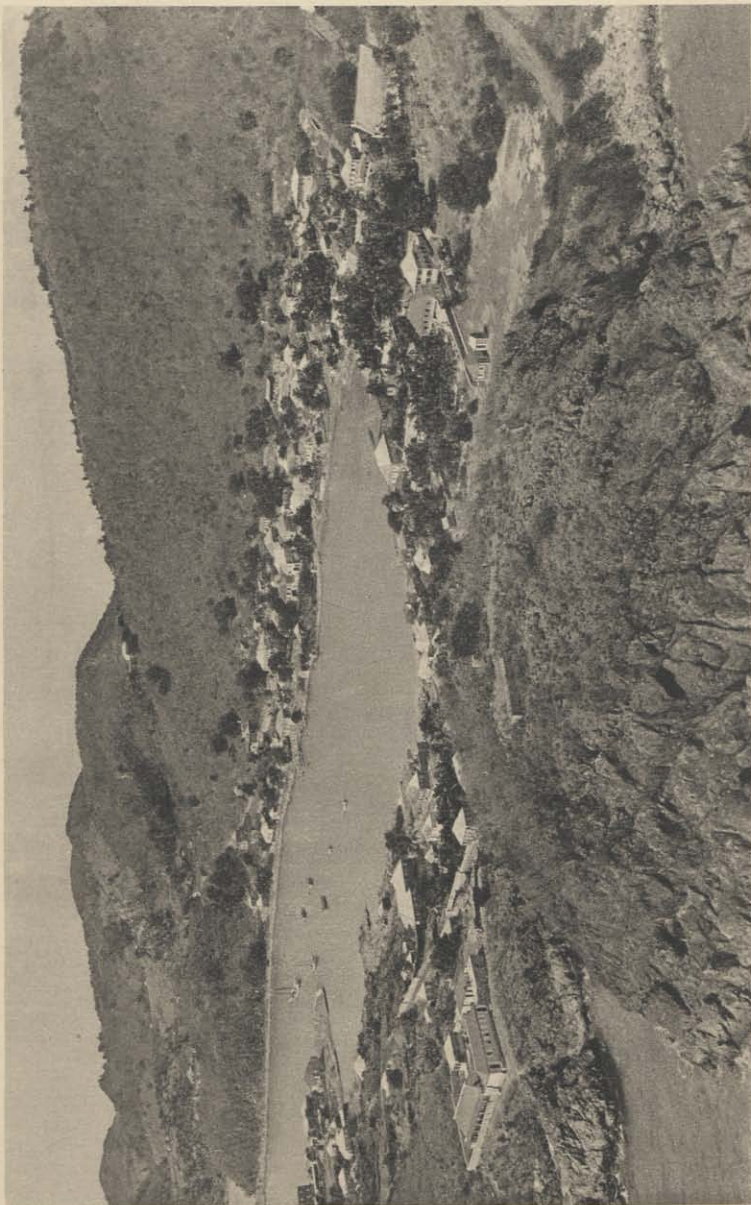
94. — Les Saintes, Terre-de-Haut vu du Pain de Sucre.



95. — Les Saintes. Le Marigot vu du fort Napoléon.



96. — Les Saintes, Etang Belenus et Grande Anse.



97. — Saint-Barthélemy, Rade de Gustavia.



98. — La Guadeloupe produit d'excellents raisins.



